immortalibu' de diuis dare dicta suerit,
atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Il est improbable que ces deux débuts de livres aient été fournis par un modèle grec. Pour le premier[1], en particulier, le qualificatif de Vénus, *Aeneadum genitrix*, prouve que cette Aphrodite est Romaine, et la solidarité de Memmius et de Mars, la prière faite à Vénus d'arrêter les guerres qui gênent dans leur conversation le général et le poète romains, témoignent dans le même sens[2].

Lucrèce a donc dû utiliser ici par deux fois, à sa façon, le schéma triparti que lui fournissait l'idéologie, j'allais dire le catéchisme, de son enfance.

Georges DUMÉZIL.

Août 1951.

XVI

LE DUALISME DE LA LATINITÉ MÉDIÉVALE

PAR CHRISTINE MOHRMANN
Professeur aux Universités d'Utrecht et d'Amsterdam

SOMMAIRE. — *Deux problèmes fondamentaux, pour lesquels on n'a jamais trouvé une solution définitive, dominent l'étude de la latinité médiévale. Le premier est de savoir comment il faut caractériser et classer le latin médiéval en tant que phénomène linguistique. Le deuxième est en relation étroite avec le premier : selon quelles normes faut-il juger et appré-*

1. Dans le second texte, l'expression *qui princeps uitae rationem inuenit eam quae nunc appellatur sapientia* est plus naturelle, plus acceptable si c'est l'adaptateur romain d'une philosophie grecque qui parle en son propre nom.

2. Dans le même sens témoigne encore le fait qu'une invocation à Vénus *Aeneadum genitrix* ouvre le poème dédié par un Romain à un *Memmius* : les Memmii étaient une des « familles troyennes » de Rome (*Énéide*, V, 117). Cette ouverture de Lucrèce va contre une remarque de M. Jacques Perret, dans son beau livre sur *Les origines de la légende troyenne de Rome*, 1942, p. 563 : « Mais seule, dit-il, une ascendance énéenne directe [comme celle des Julii, de César] permettait de se rattacher à Vénus, présentait donc de l'intérêt et cela rend peu vraisemblable que les Geganii, les Cloelii, etc., qui n'ont jamais été rattachés qu'à des compagnons d'Énée, y aient songé dans les premières années du 1er siècle. » Par delà ses petits-fils, les descendants d'Iulus, Vénus était assurément la protectrice naturelle de tous les descendants des « Troyens » de Rome : une sorte d'aïeule adoptive.

cier la latinité médiévale? Tels sont les deux ordres de questions qui seront examinés ici.

Le premier problème a rarement été étudié par les linguistes de profession, sans doute parce qu'ils dédaignent quelque peu ce latin médiéval, tenu pour une langue plus ou moins artificielle ; ce sont surtout les médiévistes qui s'en sont occupés. Mais la question de savoir si le latin médiéval est une langue morte ou une langue vivante a été discutée à maintes reprises sans qu'on se soit accordé définitivement.

Ludwig Traube considérait le latin médiéval comme une langue morte, mais non pas invariable. Cette assertion est presque contradictoire. Pour rendre acceptable sa manière de voir, Traube se servait d'une image, à vrai dire peu élégante : le latin médiéval est une langue morte, mais tout comme, selon certaines superstitions populaires, les cheveux et les ongles d'un cadavre continuent à pousser, cette langue morte était exposée à modifications[1].

Pour Karl Vossler, le latin médiéval est une forme intermédiaire entre langue vivante et langue morte, et il le compare hardiment à une naïade qui, concevant d'un homme des enfants viables, en reçoit elle-même une âme humaine[2]. Vossler semble vouloir dire que le latin médiéval a commencé par être une langue morte, mais que le contact même avec le monde médiéval en a fait une langue vivante. Dans cette métaphore romantique se cache un élément de vérité, comme nous le verrons.

Le successeur de L. Traube, P. Lehmann, s'éloigne de son maître. Il soutient que le latin médiéval a bien été une langue vivante, mais sujette à certaines contraintes, et il rappelle que déjà en 1868 Charles Thurot qualifiait le latin médiéval de langue vivante, mais, cela dit, il recourt, lui aussi, à une image : celle d'une bête sauvage en captivité, qui ne peut développer dans sa cage

1. « Die beste Charakteristik der lateinischen Sprache ist vielleicht ein Bild, das ich einmal gelesen habe. In diesem Bilde wurde die lateinische Sprache als das, was sie ist, als eine tote bezeichnet ; aber wie nach dem Glauben des Volkes Haare und Nägel des toten Menschen noch weiter wachsen, so meine man auch an dieser toten Sprache noch eine gewisse Weiterbildung zu spüren » (*Vorlesungen und Abhandlungen*, II, München, 1911, p. 44).

2. « Wenn man... die kraftvollen Dichtungen bedenkt in denen (das Mittellatein) manchmal wieder aufsteht : die Hymnen und Sequenzen, die frohe, derbe, ausgelassene Goliardenlyrik... so möchte man dieses Schullatein einem jener zeitlosen Elementargeister, etwa den Gnomen unter der Erde, vergleichen, oder gar einer Undine, die in heimlichem Verkehr mit einem auserwählten Manne wirkliche, lebensfähige Kinder bekommt und in der befruchtenden Umarmung zugleich für sich selbst eine menschliche Seele bekommt » (*Geist und Kultur in der Sprache*, Heidelberg, 1925, p. 57).

tous ses dons naturels, mais donne parfois des marques de sa force et de sa beauté naturelles[1].

Ces métaphores saugrenues soulignent du moins que le problème est extrêmement compliqué. Heureusement il y a aussi des savants qui formulent leurs idées d'une manière plus simple. Strecker et Van de Woestijne écrivent dans leur *Introduction* : « Le latin du moyen âge est... la continuation normale du latin classique, dans la forme évoluée qu'il affecte chez les écrivains de la basse latinité[2]. » Et le grand connaisseur du latin tardif, M. E. Löfstedt, déclare qu'il est de plus en plus convaincu que, entre le latin tardif et le latin médiéval, il y a continuité, que la transition du latin tardif au latin médiéval s'est accomplie graduellement, et qu'on peut attribuer à la latinité médiévale une vie normale et organique[3]. M. Dag Norberg a développé cette idée de son maître, en accentuant le caractère vivant du latin du haut moyen âge[4]. La même idée a été formulée plus franchement encore par Franz Blatt, dans son livre : *Fra Cicero til Copernicus* (Copenhague, 1940) : il considère toute la latinité, y compris le latin médiéval, comme une unité. Il va même jusqu'à dire qu'il y a une séparation plus nette entre le latin profane et le latin des chrétiens qu'entre le latin tardif et la latinité médiévale : « Entre Symmaque et Ambroise, dit M. Blatt, entre Claudien et Prudence, il y a une antinomie nette, dans la langue non moins que dans la conception de la vie, tandis qu'il existe une continuité indiscutable entre les Pères et la plupart des écrivains médiévaux[5]. » Des vues semblables avaient déjà été présentées par M. Aristide Marigo dans

1. « Wenn ich meinerseits und im Voraus neue Vergleiche wagen und sagen darf, so möchte ich die lateinische Sprache im Mittelalter etwa jenen Tieren vergleichen, die immer mehr verdrängt und eingeengt werden und schliesslich aussterben, oder den Tieren im Käfig, die man dressiert, die nicht mehr die Freiheit haben, alle ihre Fähigkeiten voll zu entwickeln und anzuwenden, nur zu allerlei Kunststückchen abgerichtet werden, aber doch manchmal sich aufbäumen und ihre ererbte Schönheit, Kraft, Lebensfreude beweisen... » (*Erforschung des Mittelalters*, Leipzig, 1941, p. 64).

2. Karl Strecker & Paul van de Woestijne, *Introduction à l'étude du latin médiéval*[2], Paris, 1946, p. 15.

3. « Je mehr man sich darin vertieft, um so klarer wird es, dass auch diese Sprachform ein wirkliches, organisches Leben gehabt hat, das intimer und fester als man vielleicht glauben möchte, mit den ältern Sprachschichten zusammenhing » (*Vermischte Studien*, Lund, 1936, p. VII). Voir aussi E. Löfstedt, *Coniectanea*, 1, Stockholm, 1950, p. 35 et *passim*.

4. Dag Norberg, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellatcins*, Uppsala, 1943.

5. *Eranos Löfstedtianus*, Eranos 43, 1945, p. 67.

un article des *Studi Medievali*, 13, 1940, p. 108 ss. : *Il volgarismo alle origine della lingua latina del medio evo. L'auctoritas divina.*

Les difficultés d'ordre linguistique que présente le problème ont été discutées dans deux articles récents. Le premier, de la main de M. L. Bieler, a paru dans la nouvelle revue linguistique *Lexis* 2, 1949 (*Festschrift Heidegger*), p. 98 ss., sous le titre : *Das Mittellatein als Sprachproblem.* La raison pour laquelle il est si difficile de classer le latin médiéval comme phénomène linguistique, c'est, dit M. Bieler, que cette langue ne fait pas fonction de langue courante d'une communauté organique de sujets parlants : c'est une langue sans peuple. Après toute une série de définitions négatives, M. Bieler conclut, lui aussi, qu'on ne saurait donner de solution qu'à l'aide d'une image : le latin médiéval est la langue d'une « Ideengemeinschaft », c'est la langue maternelle du pays du couchant[1]. Ici encore on est devant des idées exactes, mais on ne trouve pas une définition linguistique.

D'autre part, M. Richard Meister propose, dans une étude parue dans le *Liber Floridus* (*Mélanges Lehmann*, St. Ottilien, 1950), p. 1 ss., une définition linguistique, qu'il formule dans le titre même de son article : *Mittellatein als Traditionssprache.* M. Meister insiste sur le fait que le latin médiéval a été parlé. Il n'est pas une langue vivante dans le sens strict du mot, mais il présente certains traits caractéristiques qui le rapprochent des langues vivantes, à savoir : évolution syntaxique, néologismes, emprunts, etc. L'évolution est due, selon M. Meister, non pas à des tendances littéraires et savantes, mais aux impulsions spontanées des sujets parlants. Cet auteur est d'avis qu'un des traits les plus caractéristiques qui définit l'essence même du latin médiéval consiste en cette transmission orale de la langue, qui en aurait été l'élément vivificateur même. C'est pourquoi M. Meister pense pouvoir qualifier le latin médiéval de « Traditionssprache » (langue de transmission)[2]. Il me semble que, de toutes les définitions proposées

1. « Das Mittellatein ist... weder eine Nationalsprache, noch eine Weltsprache, noch eine internationale Hilfssprache, obwohl es das ganze Mittelalter hindurch und darüber hinaus, diese Funktion hatte. Es ist weder ausschliesslich eine Kirchensprache, noch eine Standessprache. Es ist eine Sprache ohne Sprachgemeinschaft und doch keine tote ; eine Sprache ohne Wesensart, und doch Ausdruck einer ganz bestimmten Geistigkeit. Die Lösung dieses Rätsels lässt sich nur in einem Bilde andeuten. Das Mittellatein ist die Sprache einer Ideengemeinschaft... die Muttersprache des Abendlandes » (*l. l.*, p. 104).

2. Si j'interprète l'idée de M. Meister d'une manière exacte, 'Traditionssprache' n'est

jusqu'ici, celle de M. Meister est celle qui se rapproche le plus de la réalité linguistique. Toutefois, elle soulève des difficultés. Il est sans doute vrai que, pendant tout le moyen âge, l'usage du latin s'éloigne notablement des règles formulées dans les manuels à l'aide desquels on enseignait le latin : non seulement de Donat et de Priscien, mais même jusqu'à un certain degré du *Doctrinale* d'Alexandre de Ville-Dieu. La pratique du latin médiéval est, dans la grande majorité des cas, différente de la doctrine grammaticale. Le latin médiéval est une langue qui participe jusqu'à un certain degré à la vie des langues vivantes, auxquelles il emprunte certains éléments par la voie du sentiment linguistique des sujets parlants. Mais ceci ne veut pas dire que les changements subis par le latin médiéval soient nés surtout de l'usage oral. Une grande partie de cette évolution doit être attribuée à la littérature, à la langue écrite, plutôt qu'à un usage oral. D'autre part, il ne faut pas exagérer cet élément linguistique « vivant ». Le latin reste en tout premier lieu lié à la tradition antique, profane et chrétienne, dont il ne s'est jamais détaché entièrement. Il est parvenu à une certaine autonomie, mais jamais il n'oubliera les grands exemples qu'il s'est donnés une fois pour toutes.

Après toutes ces discussions, qualifications et définitions, une question s'impose : n'est-il pas possible de trouver une définition qui reste dans le cadre des phénomènes linguistiques connus et qui soit de nature à nous aider dans l'appréciation des textes latins du moyen âge en tant que documents linguistiques?

On a suggéré que le latin médiéval était une langue littéraire. M. di Capua parle du « latino letterario medievale[1] ». Ce savant considère le latin médiéval comme une langue littéraire qui s'est adaptée à la société médiévale et qui, comme telle, était un phénomène vivant et autonome : produit de la culture médiévale qui est marquée aussi bien par le christianisme que par des réminis-

donc pas 'langue traditionnelle', mais plutôt 'langue de transmission' : « Der Sprachusus war... nicht bloss... *arbiter* und *norma loquendi*, sondern als Sprachausübung auch der Nährboden und die zeugende Kraft dieses derart lebendigen Lateins... Und die Sprache... wurde nicht bloss aus Lehrbüchern doziert und an antiken Vorbildern studiert, sie wurde im Bereich ihres Gebrauchs durch lebendigen Umgang tradiert, in Wiederverlebendigung weitergegeben. Man könnte daher diesen Typus der Sprache, der sich... ebenso von den toten wie den lebendigen Sprachen charakteristisch unterscheidet, um dieses Vorgangs der Tradition als der wiederverlebendigenden Weitergabe und Übernahme willen als 'Traditionssprache' bezeichnen » (*l. l.*, p. 2 et 3).

1. Voir F. di Capua, *Il ritmo prosaico nelle lettere dei Papi*, Roma, 1946, p. 11 ss.

cences de la culture antique. Sans doute il y a des relations directes — génétiques, pourrait-on dire — entre le latin littéraire de la basse antiquité et la latinité médiévale. Le latin tardif était caractérisé par une antinomie nette entre la langue cultivée et littéraire, enseignée dans l'école — qui était rétrospective et normative — et la langue courante, qui servait de moyen de communication entre les sujets parlants. On sait que, dans les cercles chrétiens, des tendances démocratiques se faisaient jour, qui rapprochaient l'idiome chrétien de la langue courante et populaire, et qui introduisaient dans la littérature certaines tendances vulgaires. Toutefois, à partir du IVe siècle, la langue littéraire des chrétiens se rapproche de plus en plus de la tradition normative, telle que l'école la transmettait de génération en génération. De cette manière, une langue littéraire chrétienne s'est formée qui ne refusait pas les éléments traditionnels de la langue littéraire de Rome. On pourrait dire que, dans certains pays de langue romane, surtout en Italie et peut-être en Espagne, il n'y a pas de rupture nette entre cette langue littéraire chrétienne et le latin médiéval : tandis que les langues romanes sont issues de la langue courante et populaire, le latin médiéval est — à un certain degré — la continuation normale du latin littéraire tardif. Mais ici il faut se garder des généralisations : ce qui est valable pour l'Italie, et peut-être pour l'Espagne, l'est déjà beaucoup moins pour la Gaule, où la latinité mérovingienne atteste une rupture — peut-être pas complète — de la tradition littéraire, par suite des bouleversements des invasions barbares. Cette tradition sera restituée, d'une manière artificielle, par la renaissance carolingienne, qui puise dans la tradition italienne, d'une part, dans la tradition anglo-saxonne, d'autre part. Pour le latin anglo-saxon, l'évolution est foncièrement différente : ici il s'agit d'une introduction du latin tardif christianisé par les missionnaires romains ; ce latin importé devient langue de l'Église, de l'enseignement et de toute cette culture monastique anglo-saxonne qui va prendre un si haut essor. Mais ce latin reste toujours une langue enseignée à l'école, il ne devient jamais langue courante du peuple. L'évolution en Irlande avait été analogue. Chez les Irlandais et les Anglo-Saxons, il s'agit donc d'une langue étrangère importée par le christianisme, qu'on apprend à l'école, mais qui reste langue savante des couches supérieures de la population. Mais, cette langue, on l'a adoptée par suite d'un contact

direct avec la langue vivante, c'est-à-dire avec le latin chrétien tardif. C'est grâce à ce contact direct avec une latinité vivante que le latin irlandais et anglo-saxon revêt un caractère homogène qui est rare dans les pays germaniques. En effet, la plupart des peuples germaniques du continent ont reçu leur latin par une voie indirecte : soit par les Francs, soit par des missionnaires irlandais ou anglo-saxons. Ces peuples n'ont pas — ou presque pas — eu de contact avec le latin tardif courant et parlé.

Pour la plupart des peuples qui ont adopté le latin médiéval, qui s'en sont servis pendant des siècles comme langue de communication écrite et, parfois aussi, parlée, qui ont créé dans cette langue des monuments littéraires remarquables, ce latin n'était pas une langue littéraire dans le sens usuel du mot. Ce qui lui manquait, c'était la terre nourricière de la langue courante et vivante qui est la condition même de l'existence d'une langue littéraire dans le sens strict du mot.

Je dis « dans le sens strict du mot », car il me semble que le latin médiéval est, comme phénomène linguistique, bien apparenté à la langue littéraire. La philologie classique se sert de la dénomination « Kunstsprache[1] », qui caractérise un type tout particulier de langue littéraire. On entend par « Kunstsprachen » des langues qui, comme telles, ne sont pas ou ne sont plus fondées sur une communauté ethnique (ce sont donc, comme M. Bieler l'a formulé, des langues sans peuple), mais qui reposent bien sur la tradition d'une collectivité, celle-ci étant déterminée par la force unissante d'une idée, d'une tradition qui peut être de caractère littéraire ou de caractère religieux, mais aussi inspirée par des faits d'ordre culturel en général. Prenons, à titre d'exemple, la « Kunstsprache » antique qui est le mieux étudiée : la langue de l'épopée grecque. Cette langue épique n'a jamais été parlée, elle ne constitue pas une unité organique, dans le sens des langues courantes, qui reposent sur une unité ethnique. La langue épique s'éloigne, dès le commencement, du grec parlé. Dans celle-ci, des éléments très hétérogènes ont fusionné : des formes dialectales très diverses, des formes très anciennes à côté de formes plus jeunes, même des formes artificielles, créées dans la tradition même de la langue

1. Le mot me semble difficile à traduire en français. Une 'Kunstsprache' n'est sûrement pas une langue artificielle. Ce n'est non plus une langue artistique : c'est plutôt une langue stylisée et traditionnelle.

épique. De cette manière, la langue homérique est un phénomène autonome, c'est la langue traditionnelle de l'épopée, qui obéit à ses lois propres. Ce phénomène autonome qu'est la langue épique repose sur une collectivité : c'était d'abord le groupe des aèdes, qui se sont transmis, durant des siècles, une technique épique. Mais cette tradition autonome inaugurée par le groupe des aèdes persiste après l'enregistrement par écrit des épopées. La tradition, qui avait été une tradition orale, devient de cette manière une tradition plutôt littéraire ; mais elle repose, encore et toujours, sur une collectivité, à laquelle appartiennent aussi bien les prêtres de Delphes et un poète comme Hésiode, que tous les poètes anonymes des inscriptions funéraires qui, à travers les siècles, restent fidèles au style épique.

Pour le latin, nous disposons d'un spécimen de langue stylisée et traditionnelle qui vit encore aujourd'hui : le latin liturgique. Ici également il s'agit d'une langue qui s'est détachée de la langue courante et qui est, dès le commencement, hiératique et traditionnelle. Le latin liturgique s'est formé, comme la langue épique, au cours d'une tradition séculaire d'improvisation, à l'aide de formules et de tournures fixes. Ici encore la tradition repose sur une collectivité qui en est l'agent, à savoir la communauté religieuse. L'idée inspiratrice est ici d'ordre religieux.

Mais on pourrait aussi signaler des cas parallèles hors du domaine des langues classiques, comme, par exemple, l'hébreu, qui ne constitue pas seulement un cas parfaitement analogue à la latinité médiévale du point de vue linguistique, mais qui, pendant tout le moyen âge, a joué un rôle extrêmement important dans les cercles juifs, à côté du latin qui a été marqué par le christianisme.

Pour revenir maintenant au latin médiéval : la collectivité qui est l'agent de la latinité médiévale est la communauté des intellectuels qui, supprimant les frontières de peuples et de nations, constituait une unité : la *respublica clericorum*[1]. Cette collectivité constituait une unité par suite de l'unité religieuse, mais aussi grâce à l'héritage antique dont elle se savait la gardienne. L'ombre de l'antiquité a été une grande force unificatrice pendant tout le moyen âge.

1. *Clericus* pris dans le sens large que le mot avait adopté au moyen âge.

De cette manière, le latin médiéval est une langue vivante sans être la langue d'une communauté ethnique. C'est la langue de communication d'une élite, et elle est fondée sur une tradition religieuse et culturelle. Comme langue d'une élite, le latin médiéval revêt un caractère plutôt savant, et comme langue savante, transmise par l'école, il est en premier lieu langue écrite et secondairement langue parlée. Mais cette langue traditionnelle revêt un caractère nettement dualiste, parce qu'elle est fondée sur l'unité de la religion chrétienne et sur l'héritage paléo-chrétien, d'une part, sur l'héritage de l'antiquité classique, d'autre part. Et ceci nous ramène au deuxième problème dont j'ai parlé au début de cet article : d'après quelles normes faut-il apprécier les textes latins médiévaux?

C'est surtout L. Traube qui, après mûre réflexion, a répondu que c'est l'antiquité classique qui doit être la norme à l'aide de laquelle il faut juger chaque production littéraire du moyen âge : parce que le moyen âge lui-même avait considéré l'antiquité comme son modèle[1]. Cette idée, on la retrouve actuellement dans presque tous les manuels et dans bon nombre d'études sur la littérature latine du moyen âge. Pour en citer deux exemples récents, dans le manuel du Père de Ghellinck, intitulé : *L'essor de la littérature latine au XII^e siècle* (Louvain, 1946), l'appréciation de chaque texte est définie par la mesure de son classicisme[2]. Une même orientation vers les éléments classiques se fait jour dans le livre de M. Ernst Curtius : *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (Berne, 1948). C'est toujours l'antiquité étudiée à travers le moyen âge. Personne ne saurait nier que la tradition antique joue un rôle très important dans la littérature du moyen âge, mais l'élément classique n'est sûrement pas l'élément central, ni même l'élément le plus universel, comme M. Curtius le suggère.

Il faut tout d'abord poser en principe que l'humanisme médiéval — car il s'agit ici d'un humanisme reflété par la langue — n'était sûrement pas un emprunt passif et servile : ce n'était pas

1. « Das ganze Mittelalter fühlt sich als Erben des Altertums, besonders in allem was die Kunst angeht. Das Vorbild bei jeder Kunstleistung war stets das Altertum, das Vorbild und, vielfach ausgesprochen, der Maszstab » (*Vorlesungen und Abhandlungen*, II, p. 140).

2. Le même auteur a formulé des idées plus justes dans un article de la Revue *Les études classiques*, VII, 1938, p. 492 ss. ; voir surtout p. 502 s.

de l'imitation pure. Il s'agit plutôt d'une conquête progressive qui ne se reflète nulle part mieux que dans la langue. Mais — et ceci est capital — cette conquête n'est qu'une transposition de certains éléments antiques dans le monde médiéval, qui était infiniment différent du monde antique. Même les humanistes médiévaux les plus enthousiastes, comme un Loup de Ferrières ou un Gerbert, n'ont jamais songé à un retour aux normes classiques, à une imitation scrupuleuse du latin classique ou tardif. Pour les humanistes médiévaux, le latin était une partie de leur monde à eux, c'était quelque chose de vivant, et cette manière de voir ne s'accordait pas avec un normativisme rigoureux. On n'a donc pas voulu une restitution, mais une utilisation, de l'héritage antique. Celui-ci a été, pendant tout le moyen âge, une force auxiliaire à l'aide de laquelle on voulait enrichir la civilisation chrétienne et nationale[1]; ce qu'on a poursuivi, c'était un achèvement de la culture à l'aide de l'héritage antique. Il ne faut donc pas, en premier lieu, étudier l'antiquité classique à travers le moyen âge ; il faut plutôt considérer cette culture médiévale comme un phénomène autonome, qui a emprunté beaucoup d'éléments à la culture antique, mais qui n'a pas voulu la calquer.

D'autre part, il ne faut pas oublier que cet humanisme médiéval n'est pas une création originale du moyen âge ; il est en tout premier lieu inspiré par l'augustinisme. On sait à quel point le jugement de saint Augustin sur la valeur de la culture antique et sur son adoption par le monde chrétien était nuancé et complexe. Pour saint Augustin, il s'agit d'adaptation et d'utilisation d'éléments antiques, toujours dans le cadre d'une civilisation chrétienne[2]. La question s'impose de savoir si le moyen âge a réussi à réaliser cette théorie augustinienne, si la pratique est d'accord avec la théorie. A-t-on créé dans le latin médiéval — pour nous borner ici au problème spécial qui nous occupe — un instrument

1. Peut-être M. F. Heer va un peu trop loin quand il dit : « dieser Mensch ruft die Antike, oder besser das Antikische, immer nur als Hilfsmacht, als Verbündeten, Helfer und Zeugen im Kampfe seines Tages herbei, er bedient sich reflexionslos ihrer Formelemente », *Aufgang Europas, Eine Studie zu den Zusammenhängen zwischen Politischer Religiosität, Frömmigkeitsstil und dem Werden Europas im 12. Jahrhundert*, Vienne, 1949, p. 264. Voir aussi Henry Osborn Taylor, *The Medieval Mind*, II, Londres, 1938, p. 133 ss.

2. Voir H.-I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1938, avec la *Retractatio*, Paris, 1949. — Pour les questions de langue et de style : Mohrmann, *Augustinus Preken voor het Volk*, Nimègue-Bruxelles, 1948, p. XXXIV ss.

nouveau qui reflète la vie et la pensée médiévales, ou bien est-on resté — malgré la théorie — dans l'imitation des exemples antiques? Ici il faut répondre que le latin du moyen âge reflète clairement la conquête lente et pénible dont j'ai déjà parlé. Ce processus est marqué par un dualisme qu'on n'a pu surmonter que lentement, et c'est seulement au cours du XII^e siècle qu'on est parvenu à cette transposition dans un ordre nouveau des valeurs antiques qui est la réalisation de l'idéal augustinien et qui constitue en même temps l'apogée de la latinité médiévale. C'est ce dualisme qu'il faut examiner maintenant de plus près.

On peut signaler dans le latin du haut moyen âge deux motifs conducteurs qui n'ont fusionné que lentement pour aboutir à une unité nouvelle : d'une part, l'élément antique et profane, qui était propagé et transmis par l'école ; d'autre part, l'élément chrétien, qui était nourri par la vie même, toute saturée de christianisme.

Le contact avec l'héritage antique et profane a été maintenu en tout premier lieu par l'école. C'est surtout grâce aux mesures prises par Charlemagne que l'enseignement du latin prend comme point de départ et comme base le latin profane, tel qu'il était enseigné dans les écoles antiques des premiers siècles de notre ère. La renaissance carolingienne était surtout une réforme de l'enseignement, un retour à la tradition de l'école antique, basée sur la culture profane.

Les mesures prises par Charlemagne étaient inspirées en premier lieu par des considérations d'ordre politique. Charlemagne voulait être l'héritier de l'empire romain. La théocratie franque était une version chrétienne de l'empire romain. Cette idée se manifeste même dans le jeu littéraire de la cour impériale, où Charlemagne figurait en même temps comme David, le roi poète, l'oint du Seigneur, et comme l'Auguste nouveau, et où Alcuin faisait figure d'un nouvel Horace : mélange curieux de jeu et de politique. Toutefois, il ne serait pas exact de considérer le superstrat classique de la prétendue renaissance carolingienne uniquement comme la conséquence de la politique carolingienne. L'organisation d'un enseignement basé sur la tradition profane n'était autre chose qu'un retour à une tradition paléo-chrétienne. Comme M. Marrou l'a montré dans son *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, p. 416 ss., les chrétientés occidentales n'avaient

jamais organisé un enseignement spécifiquement chrétien[1]. Cassiodore se plaint dans la préface de ses *Institutiones* de cette situation, qu'il considère comme une négligence vis-à-vis de l'héritage chrétien : *Cum studia saecularium litterarum magno desiderio fervere cognoscerem, ita ut multa pars hominum per ipsa se mundi prudentiam crederet adipisci, gravissimo sum, fateor, dolore permotus ut scripturis divinis magistri publici deessent, cum mundani auctores celeberrima procul dubio traditione pollerent* (*Praef.* 1). C'est à l'aide de savants venus de l'Italie et nourris de la tradition antique que Charlemagne a restauré l'enseignement des anciens grammairiens, basé sur la littérature profane. L'influence anglo-saxonne, représentée par Alcuin, n'a pas modifié ce système antique.

Tandis que l'enseignement du latin reposait avant tout sur la tradition du latin profane, c'était la vie même, toute saturée d'éléments chrétiens, qui constituait le contact avec la latinité chrétienne. La tradition du latin chrétien est en tout premier lieu nourrie par la liturgie. Or, dans l'évolution du latin médiéval, la liturgie a joué un rôle très important, qui, presque toujours, est sous-estimé, voire négligé, par les savants modernes. Si l'école initiait l'homme du moyen âge à la latinité profane, la liturgie le rapprochait chaque jour de la latinité chrétienne[2]. L'influence exercée par la liturgie était encore renforcée par la lecture de la Bible et des Pères de l'Église. Il faut faire observer ici que l'information patristique du moyen âge était beaucoup plus restreinte que la nôtre. En Occident ont été lus surtout Cyprien, Jérôme (correspondance et commentaires bibliques), Augustin (*De Trinitate, De civitate Dei, Confessiones, Enarrationes in psalmos* et autres sermons), Cassien, Prudence, Léon le Grand, Grégoire le Grand, Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville, puis la traduction latine d'Eusèbe par Rufin. Le grand nombre de manuscrits de ces auteurs qui ont traversé le moyen âge affirme l'influence qu'ils ont exercée sur l'esprit des médiévaux. Si le nombre des auteurs chrétiens généralement lus était assez restreint, cette limitation était largement compensée par une lecture approfondie et assidue. Le moyen âge s'est vraiment imbibé l'esprit du contenu de ces

1. Voir aussi M. L. W. Laistner, *Pagan schools and christian teachers, Liber Floridus*, p. 47 ss.

2. Voir, pour le rôle joué par la liturgie dans la vie du moyen âge, les observations faites par Mgr M. Andrieu dans son édition des *Ordines Romani du haut moyen âge*, vol. II, Louvain, 1948, p. XII ss.

œuvres[1]. C'est ce contact avec la latinité chrétienne qui introduisit en même temps un élément de liberté, parce que le latin des chrétiens n'avait jamais été dominé par un normativisme absolu.

On pourrait donc dire qu'il existait une certaine antinomie entre l'école, qui voulait continuer l'œuvre de l'antiquité profane, et la vie, dans le sens le plus large du mot, qui maintenait un contact perpétuel avec la latinité chrétienne. La culture préparatoire[2] donnée par l'école n'a pas seulement transmis l'héritage antique, elle a été aussi une force inspiratrice pour beaucoup d'esprits doués, de sorte que le moyen âge est marqué par toute une série de « renaissances », inspirées par l'admiration pour l'héritage antique, « renaissances » dépassant de beaucoup le niveau d'un mouvement scolaire. On a dit que la « renaissance » carolingienne était plutôt une réforme de l'enseignement qu'une renaissance, et quand on la compare aux autres mouvements humanistes elle est bien modeste. Mais toujours est-il que Charlemagne et Alcuin font preuve de cette nostalgie de l'antiquité qui est à la base de toutes les renaissances humanistes que l'histoire a connues. Alcuin cherche, tout à fait dans le sens de l'augustinisme, un accord entre l'héritage antique et les exigences d'une société chrétienne. Dans la génération suivante, Loup de Ferrières fait l'impression d'être le prototype même des humanistes du XVI^e^ siècle, par son enthousiasme pour la littérature classique. Mais sa langue est profondément influencée par l'idiome chrétien. Un siècle et demi plus tard, Gerbert donnera la chasse aux manuscrits des auteurs classiques avec la même passion qui inspirait les humanistes du XVI^e^ siècle. Il lisait et imitait surtout les discours de Cicéron, ce qui était chose rare au moyen âge. Dans sa correspondance, on retrouve souvent l'élan cicéronien, mais de sa langue il n'exclut pas les éléments chrétiens. Dans l'Allemagne des Othons, le poète du *Waltharius*, qui était en rapport étroit avec la littérature nationale, se place sous l'inspiration de Prudence aussi bien que de Virgile. Déjà, avant l'essor du XII^e^ siècle, l'enseignement avait donc éveillé l'intérêt et l'enthousiasme pour la littérature antique. Mais cet enthousiasme n'a jamais voulu éliminer ce qui constituait le trait

1. Voir J. de Ghellinck, *Patristique et moyen âge*, vol. II, Bruxelles-Paris, 1947, p. 6 ss.
2. Pour Charlemagne, la formation littéraire était vraiment préparatoire : *ut facilius et rectius divinarum scripturarum mysteria valeatis penetrare.*

caractéristique même du latin médiéval : la liberté avec laquelle on puisait aussi bien dans les trésors du passé chrétien que dans ceux de l'antiquité profane. Il s'agit ici d'un effort, sans cesse repris, pour aboutir à une unité nouvelle, dans laquelle ces deux éléments trouveront leur place. Au début, on ne réussit pas à combiner et à fusionner l'héritage double : les éléments profanes et chrétiens se trouvent l'un à côté de l'autre sans qu'on soit parvenu à l'unité, à laquelle l'antiquité chrétienne du v^e^ siècle avait atteint. Il s'agit ici vraiment d'une faiblesse et non pas d'une ambivalence, symptôme de richesse, comme M. F. Heer veut interpréter ce dualisme[1]. Le moyen âge lui-même a d'ailleurs eu conscience de ce dualisme, et il l'a exprimé à maintes reprises à l'aide d'une terminologie qui est typiquement moyenâgeuse. On parle des deux *auctoritates* qui dominent le latin : l'*auctoritas divina* de la Bible et l'*auctoritas humana* de Donat.

Déjà à l'époque carolingienne, marquée, comme nous l'avons vu, par un retour aux normes du latin profane, Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, a confronté l'usage du latin profane et celui du latin chrétien, représenté, pour lui, surtout par la Bible. Il constate qu'il existe un latin chrétien, distinct de la langue enseignée par l'*Ars grammatica* de Donat, mais qu'il admire parce qu'il en découvre la portée spirituelle et la qualité littéraire. Certaines constructions et tournures, qui eussent été une licence dans la langue profane, sont — selon Smaragde — autorisées par l'emploi de la Bible, par l'*auctoritas divina* : *haec supra dicta ex se verba divinarum scripturarum auctoritate probantur*[2]. Charles Thurot avait déjà vu que ces idées reviennent chez d'autres grammairiens du moyen âge[3]. Ici encore le moyen âge est dépendant de saint Augustin, qui, dans ses *Locutiones in Heptateuchum* et ailleurs, avait développé des idées semblables[4].

Ce n'est que lentement et graduellement que le moyen âge a surmonté le dualisme ancien et que le latin médiéval est devenu

1. F. Heer, *Aufgang Europas*, p. 94 ss.

2. Smaragde, dans sa *Grammaire*, non encore éditée : B. N., lat. 13029, fol. 34 ; je cite d'après Dom J. Leclercq, qui a attiré l'attention sur les vues exprimées par Smaragde, dans un article paru dans la *Revue du moyen âge latin*, IV, 1948, p. 15 ss.

3. Charles Thurot, dans *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque impériale*, t. XXII, 2, Paris, 1868 (cité par Leclercq, *l. l.*). Voir aussi l'étude de M. Marigo, citée à la p. 332 s. de cet article.

4. Voir Wilhelm Süss, *Studien zur lateinischen Bibel, Augustins Locutiones und das Problem der lateinischen Bibelsprache*, Tartu, 1933.

un instrument autonome puisant librement dans les deux sources qui l'ont nourri dès le début, sans exclure des éléments empruntés aux langues nationales qui sont le substrat même du latin médiéval. De cette manière, celui-ci s'éloigne de la « pureté » qu'on trouve dans les textes carolingiens, comme, par exemple, dans la *Vita Caroli* d'Éginhard, dont les manuels louent cette pureté de la langue : on ne voit pas qu'il s'agit ici de la correction du latin d'un thème et qu'on loue la langue et le style d'un auteur qui copie ses modèles antiques, en premier lieu Suétone. Il en est de même du latin, si correct, de Raban Maur, qui transcrit son Augustin, qui s'est familiarisé avec ses modèles, mais qui n'écrit pas une langue vécue, instrument libre de la pensée médiévale. Comme Ed. Norden l'a déjà fait observer, la plupart de ces auteurs carolingiens écrivent un style élégant quand ils imitent directement tel ou tel auteur ; quand ils s'en éloignent, leur style devient maladroit[1].

Si l'on veut appliquer une norme pour juger les qualités linguistiques et stylistiques des textes latins médiévaux, celle-ci ne devra pas être, à mon avis, la norme du latin classique, ni celle du latin des chrétiens, mais on devra se demander si le latin est devenu un instrument autonome et libre de la pensée médiévale. Dans ce latin médiéval mûr, on trouvera des éléments classiques à côté d'éléments spécifiquement chrétiens, on y trouvera un certain nombre de néologismes médiévaux, on y signalera des éléments qui sont dus à l'influence exercée par les langues nationales : mais tous ces éléments sont fusionnés et soudés ensemble pour former une unité nouvelle, le latin médiéval.

Il est d'importance secondaire que, dans tel ou tel texte, l'un ou l'autre des éléments soit prévalent : ce qui est essentiel, c'est l'instrument vivant, interprète habile de la pensée médiévale. Que ce latin médiéval mûr, tel que nous le trouvons dans bon nombre de textes des XII^e^ et XIII^e^ siècles, nous rappelle à beaucoup d'égards le latin des Pères de l'Église du V^e^ siècle, qui avaient trouvé dans un humanisme chrétien la solution d'une antinomie entre antiquité profane et christianisme, la chose ne saurait nous étonner. Mais, pour quiconque dispose d'un sentiment plus nuancé de la langue, il apparaît clairement que, malgré certaines ressemblances superficielles, il y a des différences profondes entre le latin

1. *Die antike Kunstprosa*, II, Leipzig, 1909, p. 751.

d'un Bernard de Clairvaux, par exemple, et celui d'un Augustin. Le latin de saint Bernard est un latin médiéval libre et nuancé ; il a subi l'influence exercée par saint Augustin et par d'autres, mais il ne copie pas ses modèles, comme tant d'écrivains des IX^e^ et X^e^ siècles l'avaient fait. Chez Bernard, nous observons une transposition de certains éléments paléo-chrétiens dans un style foncièrement moyenâgeux. Si l'on considère le latin d'un saint Bernard dans le cadre général de l'évolution du latin, on ne verra plus dans sa prose sonore un jeu littéraire qui contraste avec l'austérité du prédicateur de la pénitence, mais bien la renaissance d'une tradition paléo-chrétienne. Ses sermons continuent la tradition créée par saint Augustin et poursuivie par Quodvultdeus, saint Césaire d'Arles et beaucoup de prédicateurs anonymes. Le rythme balancé de tant de passages des œuvres de saint Bernard, rythme orné de rimes, d'assonances et d'allitérations, participe à cet élan mystique qui soulevait les exordes des *Confessions* de saint Augustin et qui animera les effusions de saint Bonaventure, puis, à la fin du moyen âge, la prose rimée de l'*Imitatio Christi*, ce joyau tardif de la spiritualité médiévale.

Dans la prose mordante et dialectique du grand adversaire de saint Bernard, Pierre Abélard, le dualisme ancien est surmonté d'une autre manière, qui n'est pas moins vivante. L'humaniste chrétien qu'est saint Bernard critique à maintes reprises le caractère révolutionnaire de la langue d'Abélard ; il reproche à celui-ci ses complaisances pour la langue et la science profanes, qui tendent à substituer au mystère chrétien un rationalisme antique : *magister Petrus in libris suis profanas vocum novitates inducit et sensum..., nihil videt per speculum et in aenigmate, sed facie ad faciem omnia intuetur* (*Ep.* 192). Sans doute la prose d'Abélard est-elle foncièrement différente du style inspiré, de l'élan mystique de saint Bernard. Mais on ne doit pas oublier qu'Abélard lui-même a regardé la tradition antique à travers l'humanisme paléo-chrétien. Pour Abélard, saint Jérôme est l'idéal de cet humanisme chrétien qui puise à pleines mains dans les richesses de la pensée antique, et il souligne plus d'une fois que c'est Jérôme même qui lui a montré le chemin qui l'a amené à la philosophie antique, surtout à Sénèque.

La tradition littéraire et classiciste propagée par les écoles de Chartres et d'Orléans s'était également émancipée d'une imitation

servile des auteurs classiques. Ici encore on a trouvé un style saturé d'éléments classiques, mais qui n'en est pas moins une création médiévale autonome. Jean de Salisbury nous a dépeint les méthodes de l'enseignement donné par Bernard de Chartres et a décrit la formation littéraire que celui-ci offrait à ses élèves. Nous rencontrons dans cette description si vivante une phrase qui révèle la différence profonde entre la culture littéraire carolingienne et celle du XII^e siècle : *siquis autem ad splendorem sui operis alienum pannum assuerat, deprehensum redarguebat furtum* (*Metalogicus* I, 24). Les écrivains carolingiens avaient emprunté et copié sans aucun scrupule. Ici, l'idée du plagiat fait son entrée : c'est la preuve des dons créateurs de cette époque.

On voit de quelles manières diverses on a surmonté le dualisme ancien du haut moyen âge. Toutefois, au moment même où le dualisme ancien fait place à une unité, nuancée, mais nette, une antithèse nouvelle prend naissance : l'opposition de la culture oratoire et littéraire et de la culture philosophique. Cette antithèse remonte, comme M. Werner Jaeger et M. Marrou l'ont mis en évidence, à l'antiquité classique : c'est l'opposition ancienne entre Isocrate et Platon[1]. Elle a dominé non seulement l'antiquité classique, en Orient et en Occident, mais aussi l'antiquité chrétienne, et elle se manifestera de nouveau au moyen âge. On sait que, dans l'antiquité, le parti d'Isocrate l'a emporté, mais jamais la lutte n'a complètement cessé. Chaque génération a produit des représentants de la culture philosophique. Pour me borner à l'Occident, au I^er siècle, c'était Sénèque, au II^e, Marc-Aurèle, puis ce sera Apulée, Prétextat et saint Augustin lui-même, qui s'est converti à la philosophie. A la fin de l'antiquité, nous trouvons dans Boèce un représentant convaincu de la culture philosophique, à côté de Cassiodore, adepte fervent de la culture oratoire et littéraire. La tradition philosophique n'a pas disparu au moyen âge, et c'est à l'époque même du grand essor de l'Occident qu'elle s'oppose, une fois de plus, à la culture oratoire. L'antithèse Abélard-Bernard de Clairvaux, dont j'ai déjà parlé, n'est que l'antithèse ancienne de la culture philosophique et dialectique et de la culture littéraire[2].

1. Voir Werner Jaeger, *Paideia*, III, Oxford, 1945, p. 45 ss. ; H.-I. Marrou, *Saint Augustin*, p. 172 ; *Histoire de l'éducation*, p. 289.

2. Voir E. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard*, Paris, 1934, p. 18 ss.

C'est cette antithèse qui marquera l'évolution ultérieure du latin médiéval et qui présidera à son déclin. C'est tout d'abord le contact renouvelé avec la philosophie grecque, notamment avec Aristote, qui pose des exigences toutes nouvelles à la latinité médiévale. La traduction du grec en latin, qui avait déjà foncièrement transformé le latin à l'époque cicéronienne, qui l'avait, de nouveau, modifié sous l'influence des versions de la Bible, transformera le latin encore une fois : c'est la naissance du latin scolastique. Le système adopté par les traducteurs scolastiques est plus proche de celui des anciens traducteurs de la Bible que des méthodes appliquées par Cicéron. Les traducteurs scolastiques optent pour une traduction précise et littérale. Ils ont pratiqué — tout comme on l'avait fait dans les cercles chrétiens des premiers siècles — la transposition, ils ont créé bon nombre de mots abstraits, mais surtout ils ont chargé beaucoup de mots d'un sens nouveau, purement technique. Mais les scolastiques sont allés beaucoup plus loin que les chrétiens des premiers siècles : ils ont fait du latin médiéval une langue technique de la pensée abstraite. Ils ont modifié le génie même de la langue latine : la langue de Cicéron et de Virgile, d'Augustin et de Prudence, la langue des orateurs et des poètes, antiques et médiévaux, a dû céder le pas à la langue purement technique des métaphysiciens et des logiciens[1]. Cette modification profonde ne s'est pas accomplie sans polémique et sans débats d'une grande âpreté. On sait quelle lutte s'est déclenchée entre les écoles d'Orléans et de Paris, sous les mots d'ordre des *auctores* et des *artes*. On peut dire que l'une et l'autre école ont coopéré à détrôner le latin comme langue universelle de la culture occidentale. Les scolastiques l'ont transformé en langue technique de la pensée abstraite, achèvement admirable, mais qui devait nécessairement limiter le domaine du latin. Les adeptes de l'école d'Orléans se sont repliés de plus en plus sur la base étroite d'un normativisme classiciste.

Sans doute on peut signaler aussi d'autres facteurs qui ont préparé ce déclin rapide de la latinité médiévale comme langue universelle de la culture occidentale. Le développement des langues nationales, qui s'élèvent au niveau de langues littéraires, le grand essor de l'Occident qui s'élance à la conquête du Proche-Orient

1. Voir, sur le latin scolastique, l'article du P. M. Hubert, O. P., publié dans cette *Revue*, XXVII, 1949, p. 211 ss.

et rompt avec des traditions séculaires, la dissolution de la société médiévale avec ses groupes sociaux bien définis : autant de facteurs qui accélèrent le processus de décomposition du latin médiéval.

On sait à quelle solution aboutit le conflit des *artes* et des *auctores*, continué par les humanistes de la renaissance à l'aide des mêmes consignes[1]. La culture littéraire reprendra ses droits, le normativisme des écoles antiques, rejeté par le moyen âge en faveur d'une évolution libre, conquerra la primauté. Ce retour aux normes du latin classique assurera la survie de la tradition classique dans sa forme pure. L'héritage antique jouera un rôle important, voire décisif, dans le monde nouveau qui va se constituer. Mais désormais le latin sera une langue morte, vénérable pièce de musée, gardée par ces conservateurs dévoués que sont les humanistes et les philologues classiques.

Christine MOHRMANN.

1. Voir E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, II, p. 743 ss.